

NELLIE
&
PHILEAS
DÉTECTIVES
GLOBE-TROTTERS

1. Le Crime
de Whitechapel

**Gulf stream éditeur remercie
Gabriel M. et Léonore S., membres du comité de lecture,
ainsi que Cerise, stagiaire, pour leur retour critique
sur la première version de cette histoire.**

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Direction artistique : Tiphaine Rautureau
Suivi éditorial et maquette : Alice Darondeau
Relecture éditoriale : Caroline Merceron, Romain Allais
Correction : Maud Placines Charier

Illustrations : Constance Bouckaert
Typographies : DutchMedievalBook – Hans van Maanen ;
Josefin Sans – Santiago Orozco ; Telegraphem – Volker Busse ; Eraser – David Rakowski
WWW.GULFSTREAM.FR

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2022
ISBN : 978-2-35488-987-6

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Roseline Pendule

NELLIE
&
PHILEAS
DÉTECTIVES
GLOBE-TROTTERS

1. Le Crime
de Whitechapel

Gulf stream éditeur

- LONDON CITY MAP -



- ① GARE DE WATERLOO
- ② TOUR DE L'HORLOGE
- ③ SCOTLAND YARD
- ④ MAISON DE PHILEAS
- ⑤ MERCERIE LE FIL BLANC
- ⑥ DEMEURE DE MONSIEUR NOHRIL
- ⑦ DORSET STREET



À Quentin, n'oublie pas que rien n'est impossible.

ELIZABETH COCHRANE

UNE ENFANT DES RUES QUI A DE L'AMBITION !

Et un sacré caractère.

— Ça fait vingt fois que tu viens ici ! Et, puisque tu ne veux pas entendre mes assistants, je te le répète moi-même : il n'y a pas de travail pour une gamine comme toi dans mon journal !

— Mais, monsieur Pulitzer, j'accomplirai de grandes choses pour votre journal, je vous assure !

— Le journalisme est une affaire sérieuse dans laquelle les femmes n'ont pas leur place. Encore moins une fillette dans ton genre qui se permet de me déranger. Journaliste, à douze ans, et puis quoi encore ? Pourquoi ne pas faire le tour du monde tant que tu y es ? C'est à la mode à ce qu'il paraît !

Elizabeth était entrée dans les locaux du *New York World* pleine de détermination. Elle avait profité de l'agitation régnant dans la rédaction pour atteindre l'étage de la direction sans se faire remarquer. Puis, arrivée face

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

à la secrétaire de monsieur Pulitzer, elle s'était mise à hurler si bien que le propriétaire des lieux était sorti de son bureau. Si Elizabeth avait cru à une chance inespérée de se faire embaucher, elle sentait désormais ses épaules s'abaisser face à la colère du directeur. Mais, refusant de lui laisser le dernier mot, elle s'entendit répondre :

— Si je fais le tour du monde, à mon retour, vous m'embaucherez ?

— Ah, ah, mais bien sûr, ma p'tite ! Si tu fais le tour du monde, reportages à l'appui, je t'engage à vie ! Ah ! Ah !

Monsieur Pulitzer s'esclaffa encore longtemps après le départ d'Elizabeth. Dépitée, la jeune fille trépigna un instant sur le trottoir. Le directeur refusait de l'écouter. Pourtant, quelques semaines auparavant, son travail l'avait satisfait. Elizabeth avait assisté à un vol en pleine rue et, grâce à sa fine silhouette, elle avait réussi à s'introduire dans le conduit où le malfaiteur avait jeté son butin. Découvrant des bijoux en grand nombre, elle avait rédigé, de son propre chef, un article pour le quotidien et monsieur Pulitzer l'avait remerciée pour sa réactivité. Elle avait ensuite pris des risques pour s'approprier une tenue semblable à celles des garçons travaillant dans les locaux du journal. Et maintenant... plus rien !

Le plan affiché sur le mur à côté de l'entrée du quotidien confirma ses pensées. Le directeur n'en avait que pour son projet de construction. Joseph Pulitzer, copiant ses concurrents, avait décidé de faire bâtir un immeuble dédié aux locaux du *New York World*. Le building exposerait le nom du journal à la vue de tous les habitants. Ambitieux, le directeur prévoyait de surpasser les autres journaux en érigeant le plus grand bâtiment

de la cité. L'affiche évoquait une hauteur de 94 mètres, dépassant la Trinity Church, l'église qui dominait alors Manhattan. Le luxe ne s'arrêtait pas là. Elizabeth examina le crayonné montrant la silhouette du projet immobilier. L'immeuble était surmonté d'un dôme digne d'un palais royal. Le bureau de Pulitzer, au deuxième étage de la coupole, surplomberait la ville entière.

Elizabeth se demanda comment on pouvait à ce point oublier d'où l'on venait. Le directeur n'avait jamais caché son arrivée difficile aux États-Unis. Immigré de Hongrie, sans le sou, il avait vécu dans la misère avant que ses talents d'écrivain ne soient reconnus. Sa carrière de journaliste avait été fulgurante jusqu'à lui permettre le rachat du *New York World*. Stimulé par la concurrence du *New York Journal*, Joseph Pulitzer avait peu à peu chargé les colonnes du papier d'articles à sensation. Il y avait sûrement bien assez de travail pour une reporter supplémentaire.

Traînant les pieds en remontant l'avenue Wall Street, Elizabeth laissa sa colère s'effriter. D'autres préoccupations plus urgentes pesaient sur ses maigres épaules. Enfuie du dernier endroit où elle passait ses nuits, un énième foyer aux règles absurdes, la jeune fille n'avait nulle part où se réfugier. Sans argent, sans travail, les autorités s'empresseraient de lui tomber dessus. Trop de pauvreté à la vue de tous nuisait à la réputation de la ville. On la confinerait alors dans un de ces horribles repaires pour orphelins. Des prisons, oui, qu'Elizabeth s'était jurée de ne plus jamais fréquenter.

Les odeurs de pain chaud et de café emplissaient la rue. Elizabeth sentit son estomac se contracter. Une fois

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

de plus, elle devrait mendier son repas à l'arrière d'une boutique, dévoilant sa vulnérabilité. Il n'était pas bon d'errer seule dans les rues de New York. Pire consistait à se montrer fille. Elizabeth rangea ses mèches rebelles sous le béret masculin qu'elle portait constamment. Si sa mère voyait l'état de sa chevelure, elle en ferait une attaque.

Madame Cochrane demeurait en Pennsylvanie. Lorsque son mari était mort, sa fille Elizabeth n'avait que six ans. Du jour au lendemain, la disparition du juge et père de famille avait plongé la maisonnée du comté d'Armstrong dans la pauvreté. Madame Cochrane avait alors poussé l'enfant à grandir au plus vite. Dans leur campagne, la petite aurait de la chance si elle trouvait une place de demoiselle de compagnie. Un avenir qui dégoûtait la jeune Elizabeth. Servante attitrée d'une maîtresse de maison, et pourquoi pas esclave tant qu'on y était ? Sa mère ne pouvant entendre raison, Elizabeth était partie vers l'est pour rejoindre New York. La grande New York et son développement constant. New York et ses rues entrecroisées à angle droit. L'accueillante New York qui recevait les immigrants du monde entier depuis des décennies. New York lui offrirait un travail et un avenir dignes de ce nom. Mais la réalité sur place fut tout autre.

Résolue, Elizabeth s'engouffra dans une ruelle, contourna les tas de déchets, dérangea quelques rongeurs et toqua à la porte de bois donnant sur l'atelier d'une boulangerie. Une dame aussi haute que large lui ouvrit.

— Encore une pauvre qui crie famine ?

— Pardon, madame, je ne souhaite pas vous déranger...

— Ben voilà qu'elle me donne du madame, celle-là !
Allez, je vais te trouver quelque chose.

La boulangère, flattée de ce terme ne s'adressant d'habitude qu'aux femmes riches et distinguées, se retourna dans le passage étriqué, son tablier s'accrochant aux meubles. Elle revint un baluchon à la main.

— Et surtout, tiens ta langue, ma grande. Je n'ai pas envie de me retrouver avec tous les mendiants du quartier devant ma porte ! J'ai du travail, moi !

Elizabeth promit en serrant le torchon gonflé contre son ventre douloureux.

Installée dans le recoin d'une ruelle sans habitation, la jeune fille découvrit son repas. Sous ses airs bougons, la boulangère s'était montrée généreuse. Un gros morceau de pain, des chutes de pâte cuite et divers restes sucrés, mangés avec parcimonie, lui promettaient plusieurs jours de réserves. Un appétit d'oiseau, voilà le secret pour survivre dans la rue. Malheureusement, Elizabeth en était dépourvue : elle vivait avec un creux à l'estomac plus imposant que son mètre cinquante.

Sa faim calmée, Elizabeth fit le point sur sa journée. Si la récolte alimentaire avait été des plus positives, son espoir de travail était aussi crevé que ses bottines. Sans tuteur, la vie d'une jeune fille se résumait à un enfer dans la vaste ville de New York où l'on considérait les enfants seuls comme de la vermine à éradiquer. Il fallait échapper à cette condition à n'importe quel prix. Ironique, lorsque l'on n'avait pas le moindre sou en poche.

Elizabeth ne saurait jamais si, ce soir-là, ce fut l'enthousiasme de son estomac rassasié ou un grain de folie qui lui rappela les dernières paroles du directeur du

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

New York World : « Si tu fais le tour du monde, reportages à l'appui, je t'engage à vie ! » Sans famille, sans logis, avec pour seules compétences la lecture et l'écriture que personne ne lui permettait d'exercer à cause de ses habits usés sur son corps de fille, elle n'avait plus rien à perdre. Avant qu'elle s'endorme, la tête appuyée contre le mur froid, sa décision était prise.

Le lendemain matin, Elizabeth se réveilla transformée. Une planche de bois remplaçait son dos malmené par une nuit passée contre les briques, mais ce n'était rien face au bouleversement mental qui avait opéré sous les étoiles.

Sans une hésitation, la jeune fille secoua ses vêtements, rangea son béret, ferma sa besace dodue contenant sa nourriture et se mit en route vers sa destinée de journaliste. Après tout, le meilleur moyen de relever les plus imposants défis n'était-il pas simplement de s'en croire capable ? Bille en tête, ses mèches couleur d'automne au vent, elle prit la direction de Christopher Street où se dressait l'embarcadère de la ville. L'air marin lui soufflerait peut-être une idée.

À en juger par le brouhaha et la foule envahissant les quais, un navire s'annonçait. Avisant un homme plongé dans son journal, Elizabeth attira son attention.

— Excusez-moi, monsieur, un bateau va-t-il bientôt arriver ?

— Oui, petite. Nous attendons tous de pouvoir embarquer sur le ferry qui nous mènera jusqu'au paquebot *Augusta Victoria* en partance pour l'Angleterre. Allez, ne reste pas là, tu vas te faire bousculer.

Ainsi, un bateau quitterait bientôt l'Amérique pour l'autre côté de l'Atlantique. Quelle belle opportunité pour

entreprendre un tour du monde ! C'était un signe qu'on lui envoyait. Monsieur Pulitzer n'en reviendrait pas.

Elizabeth suivit la direction empruntée par l'homme qu'elle venait d'interroger. Dépassant des montagnes de caisses, elle aperçut le ferry qu'une agitation tonitruante entourait. Des femmes aux robes bombées s'accrochaient aux bras de leurs maris qui hurlaient afin de se faire entendre de leurs voisins. Des garçons courbés suaient sous le poids des malles qu'ils étaient chargés de porter jusqu'aux cabines des voyageurs. Des enfants, en vestons et robes nouées, tentant d'échapper à la surveillance de leurs gouvernantes, se faisaient sermonner. Quant au quai principal menant au pont du bateau, il disparaissait sous la masse colorée des passagers impatientes. Comment Elizabeth réussirait-elle à gagner le bord ? Mal assurée, elle se glissa parmi la foule désordonnée espérant que la pagaille générale la hisserait sur le pont sans attirer l'attention.

Quand l'embarquement débuta, les voyageurs se raidirent de concert, cherchant à démentir l'empressement qui avait froissé leurs vêtements. Ne voyant ce qui se passait au-devant de la file, Elizabeth trouvait le temps long. Le soupir qu'elle ne put retenir déconcentra sa voisine, une dame arborant un petit chapeau à la dernière mode.

— Courage, ma grande ! L'attente va être longue vu le temps qu'ils prennent à contrôler les billets.

Sans relever le chaleureux sourire de son interlocutrice, Elizabeth enregistra l'information déplaisante. Les billets étaient contrôlés avec minutie. Jamais elle ne franchirait cette étape avec son air de vagabonde. En y regardant de

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

plus près, on ne voyait qu'elle dans la foule amassée. Sa chemise jaunie, ses cheveux emmêlés dépareillaient avec les vestes guindées et les chignons soignés. Comment avait-elle pu imaginer embarquer si facilement ? Sa naïveté l'exaspéra. Peu importe, elle n'était pas prête à baisser les bras. Une idée, vite !

Mais, entourée de personnes en costumes et de bagages, Elizabeth n'avait aucune inspiration. Le flot humain avança, l'entraînant comme au passage d'une vague, avant de devoir encore s'arrêter. Elle serra sa besace, respira un grand coup malgré son ventre noué. Les voix des hommes d'équipage parvenaient jusqu'à ses oreilles, le pont était à proximité. Se hissant sur la pointe des pieds, Elizabeth aperçut les employés du ferry. Leurs visages cramoisis par la précipitation juraient avec le sérieux de leurs tenues foncées. Son tour approchait. Elle jeta un œil à la femme qui lui avait parlé et envia son air tranquille, sûre qu'elle était de récupérer sa place pendant que deux garçons portaient sa malle juste derrière elle.

— Suivant !

Le couple précédant la voyageuse en question se présenta. La dame au petit chapeau leur emboîta le pas, dépassant Elizabeth. Les battements de son cœur résonnant jusque dans ses mollets, celle-ci se tourna vers le porteur à ses côtés. D'un coup d'épaule aussi sec que violent, elle le bouscula, lui faisant lâcher sa prise. Avant que le malheureux ne réagisse, elle cria :

— Au voleur ! Il a mis sa main dans le sac de madame !

Pour empêcher le pauvre accusé de riposter, elle lui arracha son béret tandis que la victime improvisée se retournait et vérifiait sa pochette. Un homme d'équipage

contourna la dame, poussa Elizabeth et agrippa le garçon sujet de toutes les attentions.

— Qu'est-ce que tu as pris, hein ?

— Moi... euh, rien j'vous jure, j'étais là et...

— Madame, avez-vous toutes vos affaires ?

— Il me semble, oui. Ma pochette est intacte.

— Tu as de la chance, morveux ! Déguerpis et plus vite que ça, avant que je t'apprenne à voler ceux qui te paient !

Le garçon, les yeux écarquillés, ne chercha pas à s'expliquer davantage et s'enfuit en dérangeant les gens qui le houspillèrent au passage. Le second porteur se baissa pour soulever le côté de sa charge. Il devait craindre de subir le même sort que son acolyte et se montra discret. Le marin reprit sa place, les passagers continuèrent leur avancée. Elizabeth, les deux mains désormais écrasées sous le poids de la malle qu'elle portait à moitié, grimpa sur le pont, la tête dissimulée sous le béret tout juste volé.



Le transfert du ferry au paquebot s'était déroulé sans accroc. La précipitation générale avait permis à l'intruse de rester inaperçue. Elizabeth tripotait la pièce anglaise remise par la dame lorsqu'elle avait déposé la malle dans sa cabine. L'autre garçon lui avait jeté un regard mauvais avant de filer. Convaincu qu'elle avait agressé son ami pour obtenir la récompense, il ne pouvait imaginer que le destin d'une vie se jouait ici.

Elizabeth sortit de la cabine et se faufila entre les arrivants afin de regagner le pont. Quel était le sort des passagers clandestins saisis ? Une réponse qu'elle préférait

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

ignorer le plus longtemps possible. Avançant tête baissée, elle s'en voulait d'avoir agressé un innocent sur le quai. Comment avait-elle pu s'en prendre ainsi à quelqu'un qui ne lui avait rien fait ? La petite fille polie qu'elle avait été auprès de ses parents s'était sans doute perdue dans l'hostile labyrinthe des ruelles new-yorkaises. Ses remords ne serviraient à rien. En revanche, pas question d'avoir agi ainsi pour se faire descendre du bateau traînée comme une vermine par des marins. La plus grande vigilance s'imposait.

Le pont du navire semblait en état de siège. Les garçons porteurs grimaçaient en se hélant d'un bout à l'autre des allées dessinées entre les machines et les aménagements pour les voyageurs. Ces derniers se saluaient à grand renfort de minauderies. L'équipage tentait de diriger tout ce beau monde en dissimulant maladroitement des mines exaspérées. Pressant le pas, Elizabeth descendit un escalier désert. Elle arriva dans une étroite portion de couloir où deux portes sans numéro lui firent face. Elle dressa l'oreille. Personne ne venait par ici. En contournant la dernière porte, elle vit un recoin parfait aux murs nus et au plancher vide. Assise bien au fond, les jambes repliées, personne ne soupçonnerait sa présence.

Installée, la jeune fille se rendit compte qu'elle n'avait rien avalé depuis la veille. La réussite de son embarquement méritait une petite collation. L'estomac apaisé, elle s'endormit le sourire aux lèvres. Au-delà de ses espérances, son tour du monde venait de commencer.

TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

UN VOYAGE CLANDESTIN SOUS LE SIGNE DU TRAVAIL !

Et un mal de mer.

— Debout ! Allez, on se réveille !

Elizabeth sentit ses jambes se faire secouer et mit du temps à comprendre que les mots lui étaient adressés.

— Alors, mon gars, on voyage en cachette ?

La coupable se redressa sous le regard furieux d'un homme aux poings serrés sur les hanches.

— Ah, mais qu'est-ce que nous avons là ? Ce n'est pas vraiment un gaillard, ça !

Elizabeth faillit rétorquer que le monsieur brillait par sa perspicacité, mais retint sa langue à temps. Elle inspira afin de se donner une contenance et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Comment ça, qui je suis ? Je suis le capitaine Albers, dirigeant de ce navire et ce n'est pas à toi de poser les questions, il me semble. Qui es-tu, toi, pour t'endormir ainsi à côté de ma cabine ?

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

Sa cabine ? Dans sa méconnaissance des bateaux, Elizabeth avait pris ce coin reculé pour une cachette sûre alors qu'il s'agissait des quartiers du capitaine ! Voilà qui expliquait le calme environnant... Si parfait que la passagère clandestine avait fini par s'endormir, oubliant certainement de replier ses pieds qui avaient attiré l'attention.

— Comment t'appelles-tu ? s'impatienta le capitaine.

— Elizabeth, monsieur.

— Eh bien, Elizabeth, peux-tu m'expliquer ce que tu fais ici ?

L'intruse ne sut que répondre face au ton brusque du capitaine. À peine sortie du sommeil, elle se sentit effrayée par l'atmosphère pesante qui régnait à présent dans le couloir. Le silence tendu fut soudain interrompu par les gargouillements de son ventre.

— Eh bien soit, Elizabeth ! Je constate que tu es moins bavarde que ton estomac ! Allez, viens, tu as de la chance, c'est l'heure du dîner. Tu vas t'installer à ma table, comme ça, je pourrai te garder à l'œil. Mais, je te préviens, tu as intérêt à t'expliquer, et vite !

Stupéfaite qu'on ne la jette pas immédiatement par-dessus bord, Elizabeth acquiesça timidement. Elle avait dormi longtemps dans son recoin même si les douleurs engendrées par le sol dur l'avaient réveillée à plusieurs reprises. Il y avait aussi eu les cris d'adieu des voyageurs lors du départ du bateau. Et enfin, avant qu'elle ne sombre tout à fait, les voix aiguës des dames s'installant dans leurs cabines. Les logements étaient, *a priori*, trop petits ou pas assez grands, selon les degrés d'exigence.

Le capitaine ouvrait la marche d'un pas décidé. Le dos de sa veste guidait la jeune fille qui ne savait plus où donner de la tête. Ses yeux, happés par les somptueux décors des couloirs, s'attardaient sur les petites plaques de cuivre ornant les portes des cabines. Il devait y avoir une impressionnante quantité de passagers. Certains, plus reconnus que d'autres, avaient leur nom gravé sous les chiffres foncés. Elizabeth imagina l'intitulé que porterait sa plaque dans quelques années : *Elizabeth Cochrane, reporter autour du monde*. Ça ferait son petit effet ! On viendrait toquer à sa porte pour s'attirer ses faveurs dans l'espoir de décrocher une interview ou une mention dans son prochain article. Elle se montrerait sympathique mais n'accepterait aucun compromis : seule juge de ses écrits, elle ne favoriserait personne. On la redouterait pour la justesse de sa critique autant qu'on la respecterait pour son talent. Si seulement cela pouvait devenir réalité...

Lorsqu'Elizabeth franchit l'entrée de la salle à manger à la suite du capitaine, des dizaines de regards se tournèrent vers elle. Une chaleur rouge envahit ses joues. Rassemblés par petits groupes, les passagers discutaient autour de tables garnies de vaisselle étincelante posée sur des nappes immaculées. Au fond de la pièce, l'orchestre jouait un air aussi entraînant que distingué. L'adolescente devait donner l'image d'une souillon égarée.

La tête baissée, elle se rapprocha davantage du capitaine Albers qui lui tira une chaise afin qu'elle s'asseye. Deux femmes et deux hommes, installés en cercle, suspendirent leur attention aux lèvres du commandant de bord.

— Je vous présente Elizabeth, notre invitée surprise de cette traversée. Je l'ai trouvée endormie sur son sac,

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

derrière ma cabine. Franchement, on aura tout vu ! Enfin, elle dîne avec nous puis j'aviserai de la situation. Alors, raconte-nous comment tu es parvenue jusqu'ici, jeune fille.

Elizabeth ne savait par où commencer. Fallait-il raconter l'épisode du port ou le refus de monsieur Pulitzer de l'embaucher ? À moins qu'en parlant de la mort de son père et de sa fuite du foyer, elle s'attire la compassion de ces gens ?

Face au silence de son invitée, le capitaine soupira.

— Ce n'est pas comme ça que tu vas arranger ton cas...

— Permettez, capitaine, intervint la dame aux côtés d'Elizabeth. La pauvre petite est sûrement chamboulée par ce qui lui est arrivé... quoi que ce soit. Elle doit être gênée, tout le monde la regarde. Ses habits ne sont pas du tout adaptés à cet endroit. Si vous l'autorisez, je vais la conduire dans ma cabine afin qu'elle s'y rafraîchisse, et lui fournir une tenue plus convenable. Je suis sûre qu'elle reviendra plus à même de vous expliquer.

— Je reconnais bien là votre grand cœur, madame Potter. Comme bon vous semblera, mais ne gâchez pas votre repas pour une clandestine qui refuse de délier sa langue.

Sur ces conseils, la passagère attrapa la main d'Elizabeth et quitta la salle à manger à pas précipités.

— Je t'ai reconnue, tu sais. Tu étais dans la file d'embarquement du ferry, à côté de moi, n'est-ce pas ? J'étais tellement impatiente de m'installer que je n'avais pas prêté attention à ta... disons... présentation.

Elizabeth tourna la tête vers madame Potter. Elle aussi la reconnaissait désormais. Sans son chapeau, avec sa

toilette rose ouverte sur une généreuse poitrine, la dame du quai paraissait bien plus imposante.

— C'est gentil à vous de m'avoir sauvée du capitaine, madame Potter.

— Oh, je ne t'ai pas sauvée de grand-chose, mon enfant. Le capitaine Albers est un homme tout à fait respectable. J'ai déjà effectué plusieurs traversées avec lui et je sais de quoi je parle. Je crois que tu le mets dans une situation délicate, voilà tout. Entre, nous allons te vêtir comme il se doit.

Elizabeth pénétra dans la cabine de madame Potter. Dans l'étroite entrée, elle reconnut la malle qu'elle avait portée. Puis, la pièce s'élargissait pour accueillir un couchage, une table, un siège et plusieurs rangements accolés à un cabinet de toilette où la jeune fille enleva aussi rapidement que possible les couches de poussière recouvrant sa peau.

Lorsqu'elle eut fini, sa nouvelle connaissance l'attendait avec une magnifique robe bleue entre les mains.

— Tiens, cela devrait t'aller. Je l'avais fait confectionner à côté de chez moi pour l'offrir à ma nièce. Je rends visite à ma sœur, sa mère, en Angleterre. Mais ce n'est pas grave, je trouverai un autre cadeau. Tu me sembles en avoir plus besoin qu'elle. Tire bien sur la jupe, ça cachera tes bottines qui sont, disons, assez usées.

— Merci beaucoup, madame Potter, mais je n'ai pas de quoi vous rembourser cette tenue...

— Ça, je m'en doute bien ! Je suis sûre que nous trouverons un arrangement. Une jeune fille comme toi saura se rendre utile auprès d'une dame fatiguée comme moi. Et, pour commencer, tu vas faire un effort pour

NETTIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

nous raconter ton histoire lors du repas. De toute façon, tu ne risques rien. Il n'y a pas d'escale où l'on puisse te débarquer avant l'Angleterre !

Pour la première fois, Elizabeth entendit le rire cristallin de celle qui serait sa compagne durant sa traversée de l'Atlantique. Elle se demanda à quoi elle ressemblait dans sa robe de princesse qui laissait pointer les bouts décolorés de ses chaussures. L'illusion ne portait pas loin, mais elle permettrait de supporter les regards.

De retour à la salle à manger, sous l'œil insistant de madame Potter, et malgré le visage fermé du capitaine Albers, Elizabeth se décida à parler. Elle narra son histoire avant de hausser le ton en évoquant le rejet du directeur du *New York World*.

— Monsieur Pulitzer a ignoré ma demande ! Me laissant, comme ça, sans rien ! Après tous les efforts que j'avais faits pour le rencontrer !

Les invités du capitaine, d'abord étonnés par les paroles emportées d'une personne si timide quelques minutes plus tôt, apprécièrent cette obstination enfantine.

— Alors, ainsi, tu sais lire et écrire ? interrogea le capitaine Albers.

— Oui, parfaitement, monsieur. Et je serai capable de vivre du journalisme grâce à ça.

— Comment as-tu appris, seule dans les rues de New York ? demanda l'un des invités.

— Oh, je sais lire et écrire depuis longtemps. Ce sont mes parents qui m'ont tout appris, mais, quand mon père est mort...

— Moi, je suis sûre que tu peux trouver un travail ! intervint madame Potter avant que la conversation ne

touche un sujet trop triste pour ses oreilles sensibles. Après tout, de nouveaux journaux sont créés chaque semaine en Angleterre comme en Amérique !

Tous ensemble, les adultes autour de la table approuvèrent d'un ton encourageant.

— D'ailleurs, en parlant de journal, ajouta la femme assise à droite de madame Potter, j'aimerais bien tenir un carnet de bord durant cette traversée. Vous savez, une chronique dans laquelle seraient racontés les faits de la journée, mes impressions, mes réflexions. Mais il faudrait que ce soit suffisamment joli pour que j'aie envie de la relire plus tard. Or, je déteste mon écriture trop serrée.

— Vous avez bien de la chance d'avoir du temps libre, chère madame, pour vous prêter à ce genre d'occupation. Moi, j'ai tellement de travail en retard que je vais passer le voyage à recopier mes notes, se plaignit l'homme installé en face du capitaine.

Chacun partagea ainsi ses plans pour les jours à venir. Quand arriva le dessert, une île flottante au caramel doré, le capitaine Albers prit la parole en fixant Elizabeth.

— Après vous avoir tous bien écoutés, je crois que je tiens la solution qui arrangera tout le monde. Comprenez bien que je ne peux laisser Elizabeth, comme voyageuse clandestine, sur mon bateau. Ma réputation en souffrirait et je risque d'avoir des ennuis. En revanche, si quelqu'un avait besoin d'une petite employée...

— Justement, s'exclama madame Potter, j'ai absolument besoin de quelqu'un capable de me faire la lecture. Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Et moi, je ne m'en sortirai jamais avec toutes mes notes, ajouta le vis-à-vis du capitaine en se frottant les mains.

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

À la fin du repas, Elizabeth se retrouva avec autant d'emplois qu'il y avait d'invités autour de la table du commandant. Ce dernier accepta alors de l'accueillir à bord de l'*Augusta Victoria* et insista sur la bonté de madame Potter qui la logerait dans sa cabine.

— Je compte sur vous tous pour m'avertir au moindre problème. C'est un nouveau monde, ici, pour notre jeune invitée, articula le capitaine en appuyant son regard, tour à tour, dans celui de chaque convive.

Les deux hommes et les deux femmes comprirent certainement aussi clairement qu'Elizabeth cette phrase lourde de sous-entendus. Il fallait surveiller la clandestine, jeune et pauvre, qui pourrait être tentée de voler ses bienfaiteurs.

Malgré cette remarque blessante, Elizabeth comprit que la chance lui souriait. Elle resterait à bord et parviendrait jusqu'en Angleterre ! Elle se redressa pour remercier les adultes de la tablée mais, saisie par la promenade inhabituelle qu'effectuait la nourriture juste avalée dans son ventre, elle sentit sa tête tourner avant de s'écrouler dans son assiette.



Sujette au mal de mer, Elizabeth dormit tout le jour suivant. Puis, habituée aux mouvements du bateau, elle commença ses différents emplois. Elle se plaisait à les appeler ainsi même si elle ne gagnait pas un sou en échange de son travail.

Dès l'aube, elle était réveillée par une madame Potter impatiente de profiter du pont encore calme. Les bras

chargés de couvertures pour protéger sa sauveuse du vent frais, Elizabeth l'accompagnait jusqu'à un transat. Puis, pendant deux heures, elle lisait à haute voix, devant souvent crier pour couvrir les bruits du navire. Ensuite, elle se dépêchait de rejoindre l'homme débordé de travail dans un des salons. Là, penchée sur une table, elle déchiffrait avec peine les montagnes de notes de cet employeur pointilleux.

— Va plus vite, insistait-il en relevant la tête de son propre feuillet. Et, surtout, applique-toi que je puisse te relire sans hésitation.

Voulant faire bonne impression, Elizabeth sautait le déjeuner pour se rendre dès que possible dans la cabine de la femme obnubilée par son carnet de voyage. Celle-ci lui dictait des lignes et des lignes, à toute vitesse. Elizabeth avait du mal à suivre le rythme, sa main souffrant à force d'être repliée autour de la vieille plume que lui confiait sa patronne. Cette dernière ne supportait pourtant pas la moindre tache.

— Mais regarde ce que tu fais ! s'exclamait-elle en cas de bavure. C'est sale maintenant ! Arrache la page et recommence depuis le début !

La jeune fille s'exécutait sans rien dire, bien que le quatrième invité du capitaine soit déjà en train de l'attendre pour lui dicter son courrier, lui faire porter des invitations et des cartes de visite à d'autres voyageurs. Elizabeth se pressait alors, sans jamais courir pour ne pas se faire remarquer, afin de trouver les destinataires qui, lui semblait-il, se situaient toujours à l'opposé de là où elle partait. Le soir, au dîner, tenant sa fourchette entre ses doigts douloureux, elle se forçait à manger tant la fatigue lui coupait l'appétit.

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS



Au bout de six jours de traversée, le dernier déjeuner réunit tous les passagers de l'*Augusta Victoria* dans le salon principal. Le capitaine et madame Potter s'approchèrent d'Elizabeth.

— Nous voici presque à destination, jeune fille, commença l'homme. Que vas-tu faire quand nous serons arrivés au port anglais de Southampton ? Tu ne peux pas continuer à voyager seule ainsi. Auras-tu de quoi vivre honnêtement au moins ?

Gênée, l'invitée réfléchit. Elle ne pouvait pas lui avouer qu'elle ignorait sa prochaine destination et que la rue anglaise serait son unique maison.

— Je vais rejoindre mon cousin à Londres.

Le visage du capitaine se contracta.

— Tu as un cousin en Angleterre ? Il te reste de la famille là-bas ? Ce n'est pas ce que j'avais compris lors de nos discussions.

— Oui, pardon, capitaine. Je n'ai pas pensé à vous le dire...

— Viendra-t-il te chercher au port ? s'enquit madame Potter.

— Non, je le rejoindrai à la gare de Londres, rétorqua Elizabeth.

— Parce qu'il sait quand tu arriveras ? interrogea de nouveau le capitaine en haussant les sourcils.

— Oui, je l'ai prévenu.

— Et quand ça, peut-on savoir ?

— Avant de partir. Je l'ai prévenu avant de quitter l'Amérique.

Elizabeth espérait ainsi clore la conversation, mais elle remarqua le temps d'arrêt du capitaine. Resserrant les sourcils, croisant les bras, le chef du navire soupira comme pour évacuer une colère soudaine.

— Ainsi, tu avais tout prévu. Ton embarquement sans billet sur mon bateau, jusqu'à l'heure de ton arrivée ! Eh bien, moi qui croyais t'aider parce que tu étais tombée là par hasard ! Tu t'es bien moquée de moi ! Et de mes invités en plus !

Elizabeth baissa la tête. Elle venait juste d'inventer une excuse pour que les adultes la laissent tranquille dès la fin du voyage. Elle n'imaginait pas mettre le capitaine dans un tel état.

— Bon, de toute façon, c'est trop tard maintenant ! reprit le commandant. Ça m'apprendra ! Et comment donc iras-tu jusqu'à Londres ? En te cachant dans un wagon peut-être ?

Le dégoût qui emplit la bouche du capitaine à ces paroles frappa Elizabeth de plein fouet. Heureusement, madame Potter intervint.

— Non, non, il n'est pas question de continuer les bêtises ! J'accompagnerai Elizabeth jusqu'à la gare de Waterloo, capitaine, ne vous inquiétez pas. J'ai également rendez-vous avec ma sœur sur les quais. Elizabeth me tiendra compagnie pendant le trajet, ce sera très bien.

— C'est vous qui voyez, madame Potter, conclut le capitaine tout en s'éloignant. Votre bon cœur vous perdra.

Elizabeth regarda madame Potter. Jamais elle n'aurait cru être un jour aussi contente de servir de demoiselle de compagnie ! Restait à savoir comment elle

NELLIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

se débarrasserait de la gentille dame sans que celle-ci se rende compte que personne n'attendait Elizabeth à Londres.

Quand l'heure vint de se préparer à descendre du navire, la jeune Américaine dit au revoir à tous ses employeurs. Ils n'avaient pas hésité à la faire travailler rudement mais, sans eux, que serait-elle devenue ? Et puis, il en fallait plus pour la décourager.

Le capitaine Albers, toujours fâché, ne s'approcha pas de sa voyageuse clandestine. Toutefois, quand il la vit descendre du paquebot en compagnie de madame Potter, il ne put s'empêcher de murmurer :

— Au revoir, courageuse Elizabeth. Bonne chance.



Au port de Southampton, madame Potter précéda sa jeune protégée, son chignon serré à la hauteur de sa détermination à se frayer un chemin parmi le flot humain qui, comme elles, se dirigeait vers la gare.

— Dépêchons-nous, mon petit. Nous pouvons peut-être attraper le prochain train à destination de la capitale.

Elizabeth accéléra le pas, tâchant de demeurer au plus près de son accompagnatrice malgré la foule qui se bousculait.

Au guichet, madame Potter acheta les deux billets nécessaires à leur voyage et un porteur les suivit dans une loge du train composée de deux banquettes d'un rouge soutenu. Elizabeth s'accrocha les pieds dans un renflement du sol. Rattrapée par le porteur, la jeune fille l'écouta lui expliquer combien les barres chauffantes

dissimulées sous le tapis du wagon lui procureraient de confort durant son trajet.

Son petit chapeau posé à ses côtés, madame Potter poussa un soupir de soulagement et ouvrit un panier de gourmandises. La jeune voyageuse, qui scrutait les boiseries vernies l'entourant, saisit un biscuit. Au cours de la traversée, elle avait facilement pris l'habitude de manger deux fois par jour. Le retour à sa réalité de pauvreté et de solitude risquait d'être douloureux.

— Ça ne va pas, ma petite ? demanda madame Potter.

— Si, si, très bien, au contraire.

— Alors, parle-moi un peu de ton cousin. Que fait-il en Angleterre ?

— Mon cousin ? Euh...

— Il t'attendra bien à Londres, n'est-ce pas ? Sinon, nous devons trouver une autre solution. Hors de question de te laisser seule : j'ai donné ma parole au capitaine Albers.

— Non, non, ne vous inquiétez pas, madame. Il sera là, j'en suis certaine.

Madame Potter la dévisagea un instant avant de lui confier son empressement de retrouver sa famille. Sa sœur avec laquelle elle avait grandi en complice lui manquait et sa nièce devait avoir beaucoup grandi.

Les deux heures de trajet passèrent agréablement. Les paysages anglais se succédaient. Les prés surplombés par des usines aux toits pointus disparaissaient par instants derrière des bandeaux de brume. Madame Potter, voyant l'heure de la séparation approcher, fouilla ses sacs afin de remplir la besace d'Elizabeth de petits trésors. Parmi les objets offerts, la jeune fille découvrit avec bonheur un joli

NETTIE & PHILEAS

DÉTECTIVES GLOBE-TROTTERS

carnet dont il ne manquait que quelques feuillets ainsi qu'un crayon. Elle s'en servit sans attendre.

*Pour le New York World,
2 mai 1889,*

UNE REPORTER DE 12 ANS AUTOUR DU MONDE

Votre journal est prêt à relever tous les défis. Pour la première fois, une enfant va parcourir le globe pour vous transmettre des nouvelles sensationnelles.

ARTICLES EXCEPTIONNELS EN VUE !

Votre quotidien ne recule devant rien pour surprendre toujours davantage ses lecteurs ! Il y a quelques jours, notre nouvelle reporter a embarqué à bord d'un paquebot en direction de l'Angleterre. Son but ? Parcourir différents pays en écrivant des articles à sensation comme vous les aimez tant.

Seulement, il ne s'agira pas de brèves lignes sur de courts sujets comme nous le faisons avec succès depuis notre création en 1860. Les articles de notre reporter vous dévoileront des faits peu connus

et des thèmes explorés en direct. Mais, comme un seul exploit ne suffit pas, nous vous annonçons que notre nouvelle employée n'est autre qu'une jeune fille de douze ans !

Il est temps que les femmes et les enfants soient reconnus à leur juste valeur. Puisqu'ils travaillent déjà du matin au soir, comme des hommes, pourquoi ne seraient-ils pas capables d'accomplir de grandes choses ? C'est donc avec impatience que nous attendons les premiers écrits de notre reporter en robe. Suivez-vous cette aventure hors du commun avec nous ?

27 AVRIL – 2 MAI 1889

Elizabeth posa son crayon et relut son premier article. Cet entrefilet était osé. D'un côté, il respectait les codes du journal. Le *New York World*, comme tous les journaux dits jaunes à cause de la couleur de leur papier et des articles provocants qu'ils publiaient, ne proposait que des communications à sensation. Le public devait s'exclamer de surprise, de joie ou de rage en lisant les gros titres. Les sujets plus sérieux étaient laissés à d'autres publications.

D'un autre côté, Elizabeth réalisait qu'elle imposait beaucoup de choses à Monsieur Pulitzer dans ces quelques lignes. Elle se disait employée officielle. Le fait d'être une fille, une enfant, devenait une bonne chose. Alors que le directeur pensait le contraire. Sûre que cela attirerait l'attention des lecteurs, Elizabeth laissa son article tel quel. Soit le directeur furieux le jetterait à la poubelle, soit il ferait passer la curiosité de ses lecteurs, et donc ses ventes, en premier et le publierait.

Rêvant déjà à une réponse qui ne viendrait peut-être jamais, Elizabeth referma son carnet. Une fois à Londres, elle devrait trouver le moyen d'envoyer son article à New York. Quels efforts faudrait-il accomplir pour entrer dans une agence de presse et trouver un journaliste acceptant de transmettre son écrit en Amérique ? Il serait peut-être plus simple d'envoyer un télégramme. Cette invention était tellement fabuleuse ! Pouvoir envoyer des messages sous forme de codes grâce à des câbles sous-marins reliant les pays, ça changeait le monde ! Mais comment payerait-elle l'agent du bureau chargé de taper les messages justement ? Décidément, rien ne serait facile.